

LOGIQUE DE LA  
SCIENCE-FICTION  
DE HEGEL À PHILIP K. DICK

JEAN-CLET MARTIN



LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Illustration de couverture : © Alexandre Clerisse  
Mise en page : Mélanie Dufour  
© Les Impressions Nouvelles – 2017  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

Jean-Clet Martin

**LOGIQUE DE LA  
SCIENCE-FICTION**  
**De Hegel à Philip K. Dick**

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



« J'apprends ainsi pour ma plus grande joie qu'en majorité ce que j'ai vécu (...) confirme la pensée de Hegel. Je suis donc hégélien. Ce qui me convient très bien. »

Philip. K. Dick, *L'Exégèse*<sup>1</sup>

« Un livre de philosophie doit être (...) une sorte de science-fiction (...). Comment faire pour écrire autrement que sur ce qu'on ne sait pas, ou ce qu'on sait mal (...). On n'écrit qu'à la pointe de son savoir, à cette pointe extrême qui sépare notre savoir de notre ignorance. »

Gilles Deleuze, *Différence et Répétition*<sup>2</sup>

---

1. Classeur n° 26, Nouveaux Millénaires, p. 385.

2. PUF, p. 3-4.



## PRÉAMBULE

La science-fiction a toujours été en quête d'une *Logique*. Ce n'est pas nous qui l'imposons par goût de l'accessoire ou de l'association bizarre, c'est au contraire l'origine même de ce genre littéraire qui nous y contraint. On trouve en effet le premier recours à la science-fiction sous la plume de Gabriel Tarde, logicien en son genre. Il imagine brutalement que le soleil va s'éteindre, de sorte que l'homme se tournera vers le sous-sol et se mettra à creuser la terre. Monde souterrain, terrible, qui implique de nouvelles sociétés aussi bien dans leurs déplacements physiques que dans la syntaxe des langues utilisées. Un souterrain qui témoigne d'une nécessité inédite, repérée d'ailleurs par H. G. Wells qui s'en inspire largement. Au point de consacrer un texte de présentation à ce roman autour des années 1900. Et si, dans sa tentative foisonnante, Gabriel Tarde se confronte à d'autres penseurs de la société, comme Hegel dont nous allons tenter de comprendre *l'aventure d'idée*, il en récupère du même coup la surprenante vitalité, la nouveauté radicale<sup>1</sup>.

---

1. Gabriel Tarde, *Fragment d'histoire future*, conçu en 1879, et auquel Wells consacre un texte en 1905. Dans *L'Opposition universelle*, Tarde se démarque de Hegel mais toujours en le serrant de près, en héritant de lui l'essentiel, nous confessant s'être « laissé aller quelques temps au charme facile et décevant de collectionner les antithèses » hégéliennes. Cf. notre préface à *L'Opposition universelle* (1897), réédition Les Empêcheurs de penser en rond / Le Seuil, 1999, p. 41 pour la citation.

Cette étrange disposition philosophique de la SF se trouve rapidement confirmée d'ailleurs par les textes majeurs du genre. À commencer par Edward Page Mitchell, géant de la science-fiction américaine qui connaît très bien les textes les plus marginaux de la littérature fantastique publiés en Europe au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Prenant la mesure de cette nouvelle littérature, il ne manquera pas de se référer explicitement à Hegel<sup>2</sup>. Peut-être parce que Hegel connaît en Amérique un destin exceptionnel, discuté par Bradley, Taggard, James... Certes, en dehors du cercle des amateurs éclairés, Mitchell est peu connu aujourd'hui, mais il eut une influence considérable, non seulement comme directeur du journal *The Sun*, mais encore comme auteur de nombreuses « fictions spéculatives ». Dans plusieurs de ses récits, il fait de Hegel le maître incontesté de la complexité pour asseoir ses histoires fantastiques sur une dialectique faite de ruptures et de surprises. Il perçoit très vite, dans la *Logique* de Hegel, une temporalité qui ne se soumet plus à la chronologie, une durée capable de vitesses insoupçonnées, de sauts brusques, avec une curieuse réversibilité, des retours et des avancées possibles...

Mitchell ne justifie pas à lui seul ce détour par Hegel. Van Vogt, auteur qui rend le genre véritablement emblématique, se souviendra lui aussi de cet étonnant hégélianisme des pionniers de la science-fiction. Il nous faut rappeler, en effet, que Van Vogt, traduit par Boris Vian, porte son regard sur le terrain d'une *Logique* qui déborde de loin la seule succession des événements. Ce n'est pas la consécution tranquille du rapport de la cause à son effet, rapport toujours si suivi, si

---

2. Hegel constitue une référence importante de Mitchell, comme on peut le lire dans *The Clock That Went Backward* in *The Sun*, New York, 1881. Réédition in *The Time Traveler's Almanac*, Head of Zeus, 2013.



ordonné, qui l'intéresse. Il adopte les idées de contradiction, d'opposition, d'infinité qui font la curiosité de ses propres innovations. Comme Mitchell en appelle à une lunette astronomique un peu spéciale, l'*historioscope*<sup>3</sup>, visant vers des temps différents, Van Vogt va fracasser le cours du récit entre des images parallèles, des montages simultanés pour mettre sur le même plan des époques différentes. L'ordre des causes se voit mis à mal, se détourne de la succession avec malice autant que talent. Tous les événements s'étalent soudain sur un même plan, à la manière d'un Absolu devant l'observateur. Un Absolu en lequel tout se noue comme pour un patchwork, avec le sentiment d'une rupture dans la suite du temps, dont Van Vogt se veut l'artisan et dont il revendique la paternité.

Van Vogt est bien l'auteur, en 1945, d'une forte intrigue réclamant une nouvelle *Logique*. Et aussi bien Philip K. Dick que Clarke vont s'en inspirer, avec tous les grands auteurs de la SF, engouffrés dans ce sillage prometteur<sup>4</sup>. L'œuvre de Van Vogt est le siège d'une influence révolutionnaire. Elle développe un modèle dont la stéréoscopie, l'historiescopie refusent fortement la rigueur qui s'imposait à tout récit depuis Aristote – récit aux règles narratives toujours soumises à une temporalité ordonnée. La science-fiction

---

3. Mitchell avait lu le texte d'Eugène Mouton (1882) qui avait imaginé une machine à remonter le temps nommée *historioscope* et qui, à l'instar du télescope dans l'espace, permettrait de cibler et voir le passé. Un peu comme s'il était projeté sur un écran formé par l'éther et rappelant certaines visions de *Faust* qu'on retrouvera dans le film de Murnau. Les raccords entre les images de l'historiescope n'ont plus rien de causal ni de successif.

4. Philip K. Dick, *L'Exégèse*, éditions Nouveaux Millénaires, 2016, p. 273-274, et p. 310, où Dick se présente comme un personnage de Van Vogt qui posséderait un savoir absolu.

réclame très tôt déjà une logique plutôt fragmentaire, libérée du carcan de la vraisemblance : une logique « non-aristotélicienne ». Et c'est vrai particulièrement du titre de Van Vogt, *Le cycle du non-A* (Aristote étant ici contracté par la lettre A). Loin de la logique classique et pour réaliser une telle rupture dans la littérature, Van Vogt se nourrit d'une sémantique nouvelle, inspirée de Korzybski, incontestable héritier de *La Science de la logique* de Hegel. Sous une telle influence, la littérature explore une autre rencontre du réel, plus contradictoire, plus bigarrée, plus étonnante que celle de la tradition, laquelle en appelle trop souvent à la seule nécessité, sans montrer de goût pour le possible, exigeant d'ailleurs toujours plus de réalisme<sup>5</sup>.

Ce changement de paradigme est de toute manière inévitable pour qui, avec Gabriel Tarde, affronte l'hypothèse d'un soleil noir<sup>6</sup>. Quand s'éteint le soleil, le récit montre l'ambition de quitter le plan superficiel de la croûte terrestre, d'entamer une nouvelle révolution copernicienne, ou pis hégélienne, embarquant ainsi vers un voyage absolu. Un voyage qui suit le chemin de la lumière pour s'arracher à la noirceur de la gravité. L'absolu s'extrait souvent d'une part nocturne, une obscurité en laquelle il ne nous reste plus de repères, si ce n'est la pointe d'un savoir qu'on ne peut emporter au-delà

---

5. Le rapprochement entre Hegel et Korzybski a été signalé dans de nombreux ouvrages de langue anglaise, en particulier dans le sillage du constructivisme, et, en France, assez rapidement déjà par Marie-Claire Gousseau dans *La Culture et le rossignol*, éditions NEL, 1970, p. 148. Les textes de Korzybski ont connu un bel accueil aux éditions de l'Éclat, notamment *Une Carte n'est pas le territoire*.

6. On lira, en préface au *Fragment d'histoire future* de Tarde, un avant-propos de René Schérer : *Fin de Siècle – une utopie esthétique*, texte sensible au nouvel espace mais aussi à l'*uchronie* qui caractérise la naissance du genre initialisé par Tarde.

## PRÉAMBULE

des étoiles qu'avec le risque de ne jamais revenir en arrière. Et sur cette limite naissent la vision d'un monde nouveau, le besoin d'une logique créatrice. Pour toutes ces raisons, la science-fiction réalise une *épreuve* terrible quand elle pénètre soudain dans la nuit infernale, sidérale. Elle se rapproche, ce faisant, assez naturellement de la philosophie. C'est qu'il n'y a pas trente-six manières de recommencer un monde. Il faut recommencer par le commencement. Raison pour laquelle, sans même s'en douter, Asimov, en ouvrant *Le Cycle de Fondation*, ne peut qu'être hégélien, éprouvant la nécessité d'une sémiotique originale comme c'était fortement le cas de Van Vogt. Il lui faut en tout cas partir en vaisseau spatial, emportant avec lui la récapitulation du savoir embarqué à bord. Un résumé logique du monde, consigné sur des supports souples avant de quitter brutalement tout « chez soi » pour entrer ainsi dans une ère nouvelle : un monde qui serait incompréhensible sans l'édification d'une *encyclopédie*, d'une machine à souvenirs, d'une machine à fabriquer des *uchronies* (l'« uchronie » étant au temps ce que l'« utopie » est à l'espace).

Cette terre dont nous avons fait le tour, dont nous avons épuisé les ressources et qu'on quitte pour une autre, cet emportement de la terre, de sa mémoire, tout cela marque un commencement assez brutal. Le début de cette aventure intersidérale doit porter non seulement les germes de l'avenir mais encore les fragments d'un monde ancien en train de mourir. Asimov ne peut s'en écarter que par des personnages sombres emportant à bord d'une navette spatiale l'archive de « Trantor », centre de l'empire galactique. Un centre remastérisé dans une mémoire dure, documentaire, qui est comme l'arche sur laquelle disposer une histoire, une chronologie qu'on peut feuilleter en tous sens. *Fondation* débute

par un voyage où c'est tout le savoir qui est embarqué dans des formes logicielles et livresques à destination d'une planète assez éloignée de la planète mère, suffisamment lointaine pour qu'elle ne soit pas détruite par la décadence de l'empire galactique. C'est au déménagement d'une énorme bibliothèque qu'est confié le pouvoir de relancer un nouveau monde. Avec l'espoir d'une refondation à partir d'une telle archive. La *Logique* de Hegel n'est peut-être rien d'autre, et les textes de la science-fiction en reprennent cette mise en mémoire dans des conditions extrêmes sans même avoir besoin de la lire absolument, se contentant de la réinventer. *Le Cycle de Fondation* est assumé par Asimov en longeant un récit de formation qu'il nous faudra bien sûr reprendre. Il s'agit en tout cas de porter avec soi l'ancien monde qu'on quitte, d'assumer une réécriture de l'Histoire, de tourner une page placée à l'extrémité d'un temps qui finit et d'un autre qui commence. Alors, entre les deux, tout part à la dérive, par le fond, entrant dans un abîme insoupçonné.

Sous ce rapport, la philosophie témoigne elle aussi de visions inspirées que des auteurs assez rares – comme Hegel ou Schelling – affûtent vers des mondes étranges, des *Âges du monde* qui forment une saga novatrice, une histoire de l'Être. Non que les auteurs de science-fiction soient obligés d'en passer par là : Asimov, je le répète, peut bien se dispenser de lire les philosophes pour peaufiner *Le Cycle de Fondation* ou aborder le concept de « psycho-histoire », histoire de l'esprit. Des conditions extrêmes, radicales, suffisent parfois pour appeler une expérience commune, retrouver une pensée, une inquiétude qui se charge d'un « fond » capable d'entrer en conjonction avec les archétypes les plus obscurs, affrontés

en son temps par Hegel<sup>7</sup>. Un concept peut alors s'écrire à la surface d'un manuscrit philosophique comme un code singulier. Mais il s'incarne parfois en d'étranges monuments qui se retrouvent sur d'autres planètes, des espèces de coques conceptuelles, archétypales, dont la compréhension semble nous accompagner depuis toujours. Une intelligence intuitive qui se réalise de manière pour ainsi dire synchronique plus que diachronique, *uchronique* tout autant<sup>8</sup>. Les monuments extragalactiques dont la science-fiction se nourrit sont comme d'énormes logiciels encore opérationnels, des mythographies numériques posées dans l'espace du vide. Un espace immaculé, sans strates, où les vestiges sont directement visibles à la surface des globes, mieux que dans le temps qui enfouit les traces de l'intelligence sous une poussière profonde<sup>9</sup>. Ce sont des machines, des artefacts qui fonctionnent encore et dont l'agencement reste éternellement accessible aux voyageurs de l'espace capables de les réveiller, à l'image de ce personnage féminin découvrant les machines d'un Dieu : « elle éprouvait ainsi le sentiment que ce décor, créé pour elle et ses compagnons, avait traversé, inchangé, des millions d'années en attente de cet instant précis<sup>10</sup> ». En

---

7. Il y a un « immémorial » qui court sous l'histoire gigantesque affrontée par Hegel et Schelling, figures archétypales ou, pour reprendre l'expression des philosophes, des formes *syncatégorématiques* que l'archéologie spirituelle retrouve selon la part intemporelle d'une *logique* qui ne dépend d'aucune lecture apprise. Cette archéologie se trouve très activement requise dans le genre de la SF contemporaine, notamment chez Jack McDevitt, *Les Machines de Dieu* (1994), L'Atalante 2001, Le Livre de Poche, n° 7276, 2005.

8. Renouvier, philosophe du XIX<sup>e</sup> siècle, inspiré par la philosophie allemande, est l'auteur d'une *Uchronie, l'utopie dans l'histoire*, Bureau de la critique philosophique, 1876.

9. Alastair Reynold, *L'Espace de la révélation* (2000), Presses de la Cité, Pocket, n° 5823, 2002.

10. McDevitt, *Les Machines de Dieu*, *op. cit.*, p. 606.

effet, dès qu'on se place au bord de la nuit, dans la profondeur d'une histoire brisée par l'infini, les concepts essaient, différent et disséminent d'étoile en étoile, en parenté avec la philosophie. L'infini est peut-être bien la forme naturelle des concepts. Aussi, Hegel autant qu'Asimov nous invitent-ils à traverser l'infini, développant autant de spirales ou de nébuleuses pour penser les parcours réalisés, pour en collecter des monuments, des « agencements machiniques » démesurés.

Ce voyage sans fin traversant l'*Être*, et qui s'écarte de toute limite, ne trouve jamais son accomplissement véritable au travers des prouesses de la technique ni dans les recherches de la science, limitées par la matière, par des forces et des mouvements contraignants. La conquête spatiale est d'abord une aventure de l'*Esprit*, très peu rentable. Elle ne connaîtra d'ailleurs qu'un succès sans véritable lendemain après les missions Apollo, et les navettes spatiales se verront étrangement délaissées, à l'abandon<sup>11</sup>. Ne reste que l'imaginaire pour prendre le relais, pour tester les contrées étranges que Hegel avait envisagées comme son terrain de prédilection, bien avant de considérer « la création du monde », en concurrence avec Schelling sur ce point. Dans la nuit, avant le monde, au bord, au seuil des conditions de vie, il faut un fond d'où l'extraire. Un peu comme cela se ferait depuis *un caillou dans le ciel* pour reprendre le titre

---

11. *Titan*, un beau roman de Stephen Baxter tente de méditer cet abandon et de relancer la conquête spatiale en direction de la lune de Saturne, laquelle s'avère être pour l'humanité la révélation de son Histoire, un dépassement de ses limites et de sa finitude dans un esprit de conquête infinie. Quant à la griserie des fusées qui partent vers l'inconnu, cf. Ray Bradbury, *Chroniques martiennes*, 1950, notamment *L'Été de la fusée*, Folio SF, n° 45.

d'Asimov<sup>12</sup>... Nous voudrions revenir alors au *concept* de ce réel étranger, dénudé, forcément utopique, exploré par la littérature et qui promet d'être très différent du terrain auquel la modernité a imposé pour seule norme la rentabilité. Des révolutions inouïes se sont vues délaissées pour des profits moins intéressants : une histoire à la traîne, sans idéal, laissant tomber cette idéalité que Hegel percevait comme une trajectoire extrême. Extrême et inquiétante au titre d'une aventure, d'un risque, d'une transgression vitale à quoi s'oppose la « normalité » tant revendiquée aujourd'hui<sup>13</sup>.

L'originalité de la *Logique* de Hegel, par son étrange exposition, ne conduit certes pas à en faire un OVNI. Mais elle partagerait, avec *La Cinquième Symphonie* de Beethoven, l'intérêt d'être envoyée dans l'espace comme cela s'est produit pour la capsule spatiale *Voyager* contenant, avec son disque musical, autant de données encyclopédiques pour dresser une Idée de la culture humaine<sup>14</sup>. Après tout, Hegel est bien l'auteur d'une *Encyclopédie*. Celle-ci ne s'adresse pas à nous sans faire venir au jour un Dieu qui se lève dans la matérialité d'un nouveau monde. Étrange petite machine théorique qui mériterait bien son « Lemme lunaire » pour l'abriter... Le livre qui suit est porté par ce vœu d'en revenir à une telle Idée, de montrer d'autres histoires possibles à l'œuvre dans l'esprit de notre temps, des histoires plus ambitieuses que celles de l'économie mondiale, même à supposer que ces histoires demeurent fictives, psycho-histoires sans

---

12. Texte de 1957 sur lequel on reviendra dans le second mouvement de cet essai.

13. Jules Verne dans *De la Terre à la Lune* (1865) met en rapport déjà le problème financier d'un tel projet dans le premier chapitre du roman.

14. Il s'agit de *Voyager Golden Record* contenant des œuvres culturelles à destination d'extraterrestres éventuellement capables de lire le programme enregistré.

lendemain physique. Leur virtualité n'en relève pas moins d'une profonde réalité. Un pari pour l'espace, pour l'espace défiant le temps. Il reste peut-être aux philosophes la tâche de revenir aux possibilités éconduites du réel, refusées par le bon sens, et à relire la *Logique* de Hegel, à l'envoyer vers le ciel étoilé, trouvant dans la science-fiction les conditions d'une telle mission spatiale.

Sans doute que les lecteurs de la *Logique* de Hegel sont trop rares et que, par ailleurs, les philosophes amateurs de science-fiction le sont encore davantage. On en dira peut-être autant de la tentative de Deleuze, confrontant le cinéma à *Matière et mémoire* de Bergson. Un rapport de ce genre tient d'un saut brutal, d'une construction contingente mais innovante. Une réécriture. Réécriture relevant pour nous d'un désir, celui de rendre accessible l'un des livres les plus *inconsommables*, les plus étranges de l'histoire en recourant à un genre littéraire séduisant dont nous souhaiterions du même coup montrer la connivence avec de grands textes philosophiques, avec tous les mondes possibles qu'ils recèlent. Et cela n'aurait aucun intérêt si la science-fiction ne trouvait en même temps ici l'occasion de s'exposer dans sa démarche, à travers des ouvrages surprenants, fort peu étudiés sur le plan universitaire.

La SF est un genre hybride qui, avant de se faire connaître sous ce nom, devait se nommer également, et de façon décisivement philosophique, *Speculative fiction*. Une telle appellation montre en tout cas que cette fiction ne relève pas du genre « fantastique » qui tend aujourd'hui à la recouvrir, dans la veine de Tolkien. Le fantastique, c'est de l'irréel, du prodigieux. Mais la « fiction spéculative » est beaucoup plus



## PRÉAMBULE

conceptuelle<sup>15</sup>. Elle emprunte ses modèles à la science, à la philosophie pour témoigner d'une *vie* possible. Elle est une expérience de la limite, des confins proposant aux concepts philosophiques des espaces et des durées jamais abordés dans l'ordre de la chronologie. Le cycle d'Asimov retournant au fondement est une antichronologie, et les voyages dans le temps de Wells ne démentent pas cette sortie hors toute mesure temporelle, cette curieuse *uchronie*. Or il se trouve que la forme *spéculative* n'est pas sans rapport avec la langue de Hegel, auteur d'ailleurs du genre « spéculatif<sup>16</sup> ». Aussi, mettre en parallèle les récits de la « fiction spéculative » et le processus de la *Logique* hégélienne, cela relève d'un *forçage* original animé par un désir d'exploration, un désir de faire le voyage, de repartir depuis le début, depuis la nuit et le néant, nous plaçant au seuil du monde, aux abords de l'abîme. Il faut dire que la philosophie allemande à l'époque de Fichte, Hegel et Schelling (auteur d'une *Philosophie de la mythologie*) n'est pas sans mobiliser des images et des expressions très proches de l'intérêt dont témoigne aujourd'hui la science-fiction pour les « âges du monde » les plus enchevêtrés. Des âges qui entrent dans ce qu'il faut bien nommer un *Space Opera*.

Voici, pour rendre palpable cette proximité, une formule de Schelling, condisciple de Hegel. Elle concerne bien l'espace, la spatialité du monde. Mieux encore, elle ramasse le conflit de la lumière avec les ténèbres, avec la matière pri-

---

15. L'expression est utilisée par Stephen Baxter dans *Les Vaisseaux du temps* (1995), Robert Laffont, 1998, Le Livre de Poche, n° 7256, p. 9.

16. Cf. Robert A. Heinlein, *On the Writing of Speculatif Fiction*, 1947, qui distingue ainsi la fiction spéculative de la fantaisie, totalement irréaliste. La spéculation est création de réalité plus qu'imagination fantastique. Les ouvrages des auteurs que nous retiendrons dans notre étude n'auront donc rien à voir avec le genre fantastique.

mordiale placée à la limite du temps. Il s'agit d'un opéra très étrange qui ne laissera pas d'étonner le lecteur le plus résolument classique. On l'imagine au crépuscule, devant le ciel noir, à réfléchir sur l'origine du monde. « La pesanteur, dit Schelling, précède la lumière, à titre de fond éternellement obscur, fondement qui lui-même n'est pas actuel. La pesanteur s'enfuit dans la nuit tandis que la lumière éclot. Elle ne rompt cependant pas complètement le sceau sous lequel la pesanteur repose enfermée<sup>17</sup>. » Au début, dans la « singularité » primordiale qui rompt les ténèbres, on peut donc supposer que, même s'il y a un éclair, celui-ci sortira du puits sombre, *aveuglant*, avec toujours le danger de retourner au règne de l'obscurité. Monde soudainement étalé, hors du noir, hors de l'indéfini, mais menacé par un retour au fond primordial comme dans un roman d'Egan ou de Wilson<sup>18</sup>. Cette singularité qui brise la densité du trou noir ne laisse pas encore échapper librement le jour. Et lorsque l'illumination enfin s'en éclipse, la pesanteur de la nuit, de l'origine la plus lointaine, demeure cependant inscrite dans le transport, dans le voyage de la lumière. On peut parler encore d'une déflagration qui accompagne la lumière, un bruit de fond immémorial, diffus, escortant encore le monde visible comme cela est aujourd'hui capté par des radiotélescopes. Ni Hegel, ni Schelling bien sûr ne disposaient de tels moyens. Mais la *Logique* de Hegel n'est pas en reste concernant ce type de formulation<sup>19</sup>. Elle ne concerne pas seulement la

---

17. Schelling cité par Alexander Schnell in *L'Effondrement de la nécessité*, Ed. Jérôme Millon, 2015, p. 126.

18. Notamment pour Egan, *Isolation*, et pour Wilson, *Spin*. On y reviendra.

19. C'est dès le début de la *Grande Logique* de 1812 que Hegel envisage le rapport de l'être et du néant selon le rapport de la lumière à l'obscurité, cf. trad. Labarrière/Jarczyk, Vol. 1, Kimé, p. 69, 73.

## PRÉAMBULE

lutte de l'ombre avec la lumière, elle adopte le point de vue à partir duquel « tous les possibles se réalisent », formule qu'il partage avec Schelling et qui défie « l'armée innombrable des possibles non réalisés, des entreprises étouffées dans l'œuf, le cortège sans fin des éventualités, des aléas, des utopies, des virtualités, des irréels, des potentiels, des futurs contingents, des futuribles... tout ce qui aurait pu être et n'a pas été, l'empire du conditionnel avec son brouillard de regret, son halo de décevance et de déboire, le mirage à perte de vue des possibles scintillant en deçà et au-delà du présent<sup>20</sup> ».

La *Logique*, composée par Hegel en 1812 est, de fait, un livre extraordinaire. Elle relève d'un intérêt qui ne concerne pas seulement ce qui est déjà là, l'être actuel, mais ce qui nous invite à passer le cap de l'*Être*, d'aller provoquer le *néant*, de reléguer les faits divers hors des bornes du connu, du « bien-entendu », des opinions, des visions déjà digérées. Comme si nous étions sans cesse conduits, par la lecture de Hegel, à desserrer d'un cran la platitude du réel en lequel nous nous déplaçons. Et sans doute dans l'idée de trouer l'horizon par une réalité davantage virtuelle, issue d'un autre temps. Ce qui relève en effet de la spéculation assez voisine d'une certaine forme de fiction, Hegel s'adressant à nous comme un Dieu « avant la création du monde »... La *Logique* nous entraîne, dès le départ, dans une odyssée spatiale qui nous force à quitter la terre, avec le sentiment de toucher au fond, de sonder sa limite et, par conséquent, de viser par-delà ou en deçà l'expérience donnée. Elle laisse derrière elle la rumeur des actualités les plus mondaines pour descendre au cœur des ténèbres. Il s'agit d'une spéculation extrêmement étrange qui ne ressemble pas à la philosophie

---

20. Xavier Tilliette, *L'Absolu et la philosophie*, PUF, 1987, p. 215.

ou à la théologie habituellement dispensées dans les universités européennes au XIX<sup>e</sup> siècle, de sorte que Hegel écrira cette œuvre bien avant de trouver un poste dans l'institution universitaire, celle-ci le suspectant d'en faire trop.

La spéculation philosophique, sous la houlette de Hegel, nous conduit à sonder d'autres rapports entre les faits, à les interroger en direction d'une noirceur qui les habite de l'intérieur, une Idée qui en même temps les dépasse vers ce qu'il nomme l'Absolu – ou encore, à travers l'histoire la plus héroïque, vers un plan qui annonce la révélation du divin ! Ce sont des moments de fièvre lorsque plus rien ne va de soi et que le fil des pensées se laisse séduire par des Dieux à venir ou des monstres à côté desquels *Alien* n'aliènera pas grand-chose. Ce dépassement par la logique, cette manière de longer une limite, de suivre la ligne d'une muraille pour deviner l'autre côté de son horizon, un tel geste, forcément fictif, s'est progressivement rassemblé sous le nom de *Métaphysique*. La métaphysique, comme la science-fiction, est une pensée de l'absolu qui ne repose peut-être sur aucune loi observable, aucun principe. Elle est, depuis toujours, aspirée dans un mouvement de dépassement des données factuelles, un dépassement qui reste purement « expérimental » même si aucune « expérience réelle » ne peut s'approprier cette étrange contrée. Une branche justement de la science-fiction, comme le soutiendra d'ailleurs Borges pour lequel la métaphysique et la fiction partagent un même goût de l'étrange<sup>21</sup>.

Sans doute que les voyages extraordinaires seront aussi métaphysiques que le livre qu'Aristote consacre à cette

---

21. Borges, *Tlön, Uqbar, Orbis tertius*, in *Fictions*, Gallimard, coll. La Croix du Sud, 1951, Folio, n° 614, 1974, p. 20.

## PRÉAMBULE

discipline, retrouvé dans une vieille caisse, toujours soupçonné en son authenticité, et qu'on accuse de souscrire à des formes fumeuses en incarnant des illusions séduisantes, des illusions irrésistibles, un délire attractif : celui de renouer avec le langage d'un Dieu insondable. Et, sous ce rapport, la SF n'est pas sans nous rappeler de telles évasions. Au point de nous pousser, par le biais de la philosophie, à aller voir au cœur de ce que l'illusion porte en elle. Mais non sans refuser l'évidence majeure que partageait encore Schopenhauer, lui qui préférait à la fiction de l'Être une extinction abrutissante, au bord du *nirvana*, sans doute plus « fantastique » que la spéculation. Plutôt que l'extinction, il convient d'aller aux confins, de franchir le mur, la bordure qui nous arrête, qui nous impose sa limite. Cette façon forcenée de perforer la frontière de notre présence au monde, cette trouée tant recherchée, Leibniz l'associait déjà à une question désormais célèbre : « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que *rien* ? » Et Hegel aura puissamment interrogé cette question du rien. L'intérêt de cette réflexion de Hegel sera justement de faire porter tout le poids sur le rien, la possibilité forte qu'il n'y ait rien du tout, s'étonnant de l'ouverture du quelque chose. Avec l'angoisse conséquente de ressentir l'énorme trou noir ouvert sous nos pieds. Schopenhauer, avant de céder au néant, de sombrer vers l'extinction du « vouloir-vivre », reconnaissait lui-même que le rien aurait plus de cohérence, plus de clarté que le fait étrange qu'il y ait quelque chose. Il y a une attraction du vide. Tout ce qui « est » s'envole en fumée dans une métaphysique du néant, une espèce de « néantologie », un goût morbide qui confine le plus souvent à la mélancolie lucide. Cela pourrait se laisser comparer peut-être sans trop forcer à la scène du pistolet, manié à la roulette russe dans *Total Recall*, au moment de l'intrusion

excessive d'un Autre en moi, un Autre qui pointe son arme pour m'assurer que je ne rêve pas. S'agit-t-il d'un cauchemar ou cette arme est-elle réelle ? Comment savoir autrement qu'en appuyant sur la gâchette ? L'œuvre de Philip K. Dick est, sous cette impulsion extrême, une énorme variation autour de ce trou béant<sup>22</sup>.

Nous voudrions opter dès lors pour une logique qui se nourrit d'un tel danger, d'un tel saut, en empruntant les ressources créatrices de la spéculation métaphysique, même si cette dernière avait très tôt essuyé des critiques sévères. Kant, d'avance, devait dénoncer les débordements de la métaphysique, notamment par son opuscule sur *Les Songes d'un visionnaire*. Il y formule des reproches assez virulents au rêve éveillé comme si, en dehors de la réalité normée, il fallait se méfier et que ne restait plus d'autre place que celle du délire et du suicide. Aussi, un véritable voyage hégélien vers l'origine ne se fera pas sans que ce « rêve éveillé » ne soit restauré dans ses droits. Un désir métaphysique qui recoupe les incursions de la littérature fictive, si irréelles, si éprises de merveilleux, de fuite. Mais au-delà du seul goût pour l'extraordinaire, la fiction spéculative est d'abord un art de tester le réel lui-même selon des entrées qui ne sont pas seulement imaginaires mais témoignent d'une science assez rigoureuse. C'est évident des auteurs de la « fiction *hard* » inspirés par les découvertes de la physique ou des mathématiques (Clarke, Baxter, Benford, Anderson, Robinson, Heinlein, Vinge, Wilson, pour ne parler que des plus connus).

Des récits de ce genre entraînent la pensée, au terme d'un effort violent, vers une nouvelle orientation des idées

---

22. Cette scène est particulièrement insistante dans le film de Paul Verhoeven *Total Recall*, sorti en 1990.

## PRÉAMBULE

exposées entre leurs pages : une métaphysique de l'absurde, invitée à passer par une faille, une lézarde à sonder, pourquoi pas, avec un vaisseau spatial, instrument dont nous ne disposons évidemment qu'en rêve, proche pour certains du suicide si naturellement distillé par Schopenhauer qui, à la suite de Kant, s'empresse de prendre le cap de l'extinction. Tous les philosophes en tout cas ont connu la tentation de l'absolu, l'appel d'un tel vertige. Une épreuve spécifique qui fait la marque de fabrique de toute véritable pensée, même si la métaphysique devait apparaître de plus en plus comme une voie abandonnée, relayée par des sciences moins ambitieuses. Et sur cette voie absolue, seul Hegel pouvait encore convoquer philosophiquement de nouveaux démons, des monstres sans égal. Avec la promesse de mener son lecteur « à devenir un autre », à affronter sa grandeur possible, présentant peut-être sous une forme conceptuelle ce que *L'Exégèse* de Dick devait poursuivre au bord de la folie.





L'ÊTRE



## MÉTAPHYSIQUE

Il est des objets placés hors de tout champ d'approche. Objets lointains dont, sans doute depuis Kant, il n'est plus possible de parler de manière qui soit tout à fait certaine, avec une autorité dogmatique. L'horizon nous échappe bel et bien. Mais il attire pour la même raison. Dès que nous atteignons la limite de notre savoir, naissent des contradictions, des absurdités, des impossibilités qui feront peut-être le régal de la science-fiction. Faut-il s'en plaindre en prétextant d'être ainsi enfumé, embrumé par l'imagination, par les troubles de ce qui fut d'abord dénoncé dans la philosophie allemande comme nuageux (*Schwarmerei*) ? Mais, en refusant d'entrer depuis l'époque de Kant dans ce palais de l'imaginaire, que reste-t-il à explorer à l'aide de nos concepts ? À quoi bon, reconnaît Hegel, une logique complètement vidée de toute velléité exploratrice ? « Ce que, avant cette période, on appelait *métaphysique* a été pour ainsi dire extirpé de fond en comble et a disparu (...). Où les accents de (...) la cosmologie, et même de l'antique théogonie se font-ils encore entendre<sup>1</sup> ? » Nulle part tant le réel se ramasse sur sa platitude, sur du déjà connu. Un manque de voyage, de visée risquée. Pourquoi alors ne pas entrer aujourd'hui dans ces tourments, dans cet appel du lointain ? Nous reste peut-être bien un autre régime de la raison devenue contradictoire,

---

1. Hegel, *Science de la logique*, 1812 (nous l'appellerons *Grande Logique*), Vol. 1, trad. Labarrière/Jarczyk, Kimé, 2006 (traduction modifiée).

paradoxe. Nous reste sans doute la spéculation, la fiction qui permet de toucher à des questions qui nous dépassent et dépassent notre pouvoir raisonnable de connaître. Et ce dépassement tend encore bien plus à expérimenter rigoureusement la teneur des objets qui auraient trait à l'absolu. Rien d'étonnant à ce que le nom de « Hegel » apparaisse comme un personnage de la littérature dans *Herzog* de Saul Bellow, où de nombreuses lettres sont adressées à Hegel sous un paysage dévasté de guerre nucléaire, de fin du monde<sup>2</sup>. Hegel est assurément le seul, avec Schelling, à endurer la limite, à proposer à la philosophie le franchissement de toute borne.

Cela dit, cette exploration hégélienne des frontières de l'humain, on ne saurait y parvenir peut-être qu'en évinçant l'approche simplement fantastique ou fantaisiste. Il ne s'agit pas, surtout pas, d'une pensée magique, et la SF n'a rien d'une forme miraculeuse. Il n'est pas sûr que la métaphysique, la possibilité de discourir sur la fin autant que sur l'origine de cet univers ne soit que fumeuse, que toutes ses vieilleries soient mortes sans prétendre au titre, sinon d'un savoir possible, du moins d'un désir de partir, de se jeter ou se lancer ailleurs. Il y a ainsi dans l'œuvre de Philip K. Dick (on y reviendra) une expérience de Dieu qui rejoint certaines formulations de Fichte, de Schelling et, au premier chef, de Hegel. Mais s'agit-il seulement de vieilles lunes ? Et que dire de nos rêves en se contentant de les dénoncer ? Cesserons-nous de rêver dès lors ? Sommes-nous sûrs de ne vouloir que du « certain » au nom duquel « l'illusoire » serait à proscrire ? Notre intérêt pour la métaphysique a-t-il disparu vraiment sous prétexte que celui-ci n'est guère scientifique ?

---

2. Saul Bellow, s'adressant à Hegel par l'intermédiaire de Herzog, est rapproché par Jacques Goimard de l'œuvre de Silverberg. Cf. J. Goimard, *Critique de la science-fiction*, Pocket, 2002, p. 388.

Et que dire de la littérature, de la fiction, si ne nous importait rien de mieux que la science déjà démontrée, tenant lieu de *savoir* et rejetant l'impossible ? Pourquoi ne pas reconnaître que la science-fiction exerce sur nous une attraction inévitable, nourrie de métaphysique et de théologie expérimentale ? Se soustraire à l'attraction spéculative par l'essor monstrueusement ennuyeux des sciences dites humaines, prétendant remplacer autant la théologie que la métaphysique, est-ce une opération réellement satisfaisante ? Même la tentative de Schopenhauer, à une époque où les philosophes se comptaient à la pelle, obsédés surtout par des études historiques ou philologiques, même Schopenhauer va donc considérablement déplacer le regard vers la littérature sanskrite dont se souviendra également Dick, nommé les *Védas* tels que révélés par les *Upanishads*<sup>3</sup>... Petit tour par l'Orient au lieu de l'obstination allemande pour l'historicisme et l'analyse savante des faits, des documents reconnus.

En réalité, ce détour par l'Orient, pour son détachement du monde, entre dans un exercice d'anéantissement qui n'échappera pas à Hegel, dont Schopenhauer a curieusement fait son ennemi personnel : « le néant des Bouddhistes, nous apprend Hegel, (...) est le commencement et la fin des choses<sup>4</sup> ». Il faut bien en passer par une traversée

---

3. Philip K. Dick, *L'Exégèse*, *op. cit.*, p. 361 pour ses développements sur Brahma. On lira également *Le Maître du Haut Château* qui engage l'histoire en direction d'une version pour ainsi dire brahmanique par ses multiples apparences.

4. Hegel reconnaît encore que, « dans la représentation orientale de l'émanation, l'absolu est la lumière s'éclairant soi-même. Pourtant il ne s'éclaire pas sans s'épandre également. Ses expansions sont des éloignements de sa clarté sereine ; les produits qui font suite sont plus imparfaits que les précédents dont ils surgissent. L'expansion est

du vide, une séparation dans le désert selon une forme de robinsonnade qui nous place devant l'extrême, comme si on se trouvait soudain reclus *Seul sur Mars*, dans une expérience récemment mise en scène par Ridley Scott, quand les îles du XVIII<sup>e</sup> siècle cèdent la place aux planètes lointaines. Une opération qui relève cependant trop d'une abstraction, une abstraction où la seule chose qui compte est le retour, aventure peu osée qui ne pense qu'à revenir vers le connu, contrairement à *Titan*, roman de Baxter dont ce dernier film peut-être s'inspire, Baxter qui porte la vie à l'extrême sur un satellite de Saturne. En toute rigueur, *Seul sur Mars* n'est pas allé assez loin dans les régions de Mars. Une telle aventure n'est encore que le balbutiement de l'affrontement *Logique*<sup>5</sup>, ignorant peut-être tout de « l'agréable pellicule illusoire plaquée sur l'affligeante réalité<sup>6</sup> ».

Il faudrait, du reste, s'entendre sur ce qu'un tel concept recouvre. Bien sûr, l'idée de « Logique » – titre du maître ouvrage de Hegel – n'a ici rien à voir avec un calcul laborieux, ni avec une querelle de chiffres pour s'approprier la Terre et en rendre les affaires fructueuses par un retour au bercail. Il s'agit plutôt d'un concept qui retient l'attention de Hegel dans la mesure où *Logique* est un mot sans doute

---

prise seulement comme un événement, le devenir seulement comme une perte continue. Alors l'être s'obscurcit toujours plus et la nuit, le négatif, est le terme de la ligne qui ne fait plus retour dans la première lumière », *Science de la logique*, éditions Kimé, 2010, Vol. II, p. 211 (traduction modifiée).

5. *Logique de Hegel*, (il s'agit de ce qu'on nommera « la petite Logique » de 1817) trad. Augusto Vera, Ladrangé, 1859, Vol. 2, p. 13. Une traduction habile, aux commentaires fort éclairants, qu'on complétera par celle de Bernard Bourgeois, publiée chez Vrin en 1979 (*Encyclopédie des sciences philosophiques*, Vol. I). On nommera désormais ce titre de Vera par l'abréviation *Logique*.

6. Expression de Dick, *L'Exégèse*, *op. cit.*, p. 362.

moins vieilli, moins lourd que celui de *Métaphysique*. Ce n'est plus tout à fait vrai aujourd'hui quand l'idée de « logique » nous effraie par son aridité, ses schémas devenus des clichés sociaux, un peu comme les formules mathématiques que *Seul sur Mars* déploie selon des courbes qui donnent au calcul une place quasi publicitaire, voire magique par son pouvoir de rendre possible la rentrée sur Terre. Mais la logique est bien autre chose qu'une rentrée dans le domaine connu. Elle se place hors la raison calculatrice, ne se contentant plus de « combiner » ou de « comparer » des quantités. Elle longe des fictions folles sans être en peine de savoir si les objets qu'elle aborde se rencontrent effectivement. Elle y va, elle tente l'extrême, quelles que soient au demeurant les conséquences. Elle traite de problèmes aussi surprenants que ceux que découvre le *logicien* Lewis Carroll dans *De l'autre côté du miroir*, ou encore ceux que la spéculation de Philip K. Dick traque dans son *Exégèse*. Ce sont des objets dont le mode d'existence est tout à fait réel, même en restant inaccessibles à l'observation, inabordables du point de vue d'une expérience protocolaire, fût-elle aussi pointue que celle des laboratoires<sup>7</sup>.

*Logique* et *métaphysique* relèvent en tout cas d'une terre lointaine, inhospitalière, celle d'objets inabordables dont le déroulé n'est pas celui de l'analyse, du calcul, ni peut-être même de la raison. Il faut dire que Kant avait soupçonné déjà cette proximité de la métaphysique et de la fiction

---

7. Ce renouveau de la *métaphysique* est attesté par la création de la collection « MétaphysiqueS » aux PUF avec des titres aussi divers que *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* de Christian Wolf, autant que *Forme et objet – Un traité des choses* de Tristan Garcia, ce dernier étant également l'auteur de nouvelles proches de la SF, *Les Cordelettes de Browser*, Denoël, 2012.

en dénonçant, nous l'avons vu, les visionnaires qui rêvent d'absolu et se sentent pousser des ailes pour tendre vers des « choses en soi » tout à fait hors de portée<sup>8</sup>. Mais, bravant l'interdit, Hegel enfreint cette limite sévère, fixée par Kant, en s'autorisant de la « logique » dont il faut saluer la liberté, elle qui se moque passablement de la contrainte des seuls faits, ou des simples données de l'expérience raisonnée. Loin de nous cependant l'image d'un Hegel lecteur de science-fiction. Ce serait plutôt l'inverse, et cette dernière aurait tout à apprendre du premier. Peut-être parce que la *Logique* n'est pas, aux yeux de Hegel, une collection de formes vides. Il y a en toute logique des enquêtes et des intrigues, des fictions projectives et des dynamismes créateurs, des « fleurs noires<sup>9</sup> » dignes sans doute d'un Lovecraft. Hegel, au lieu de tout classer par boîtes pour unifier des objets insipides, au lieu de raisonner sur des ensembles clairs, distincts, dont le contenu ou les termes réels nous échapperaient, Hegel, disions-nous, rêve plutôt à d'autres mondes. Il est transi par l'absolu. Il se laisse porter par des vents solaires qui ont passé la limite de notre planète. Et la révolution copernicienne est encore trop timide devant celle des étoiles ou des galaxies.

Que ce soit par la *Phénoménologie de l'esprit* ou encore dans l'*Esthétique*, Hegel est à l'affût de récits, d'objets culturels amassés au cours de l'Histoire comme dans une galerie d'images parfois mythiques<sup>10</sup>. Il poursuit non pas des chimères mais toutes autres formes d'intelligibilité, traquant

---

8. *Les Rêves d'un visionnaire* (trad. Vrin, 1977) est une critique sévère de Kant à l'égard de Swedenborg, considéré comme un exalté dépassant les bornes de l'expérience possible par une intuition intellectuelle délirante à ses yeux.

9. Hegel, *Grande Logique*, Kimé. Vol. 1, p. 4.

10. *Phénoménologie de l'esprit*, p. 523. La culture, la *Bildung* est en rapport avec les *Bildern*, les images, dans l'esprit de Hegel.



les conséquences ultimes de ces intrigues. On comprendra sans doute que les objets de la logique pure, aux yeux d'un Kantien, puissent dépasser toute mesure, se montrer déli-rants, illusoire. Mais de telles illusions sont pourtant indis-pensables. Elles participent d'une prise de contact d'un type très nouveau, une *rencontre du troisième type* qui requiert des concepts plus vivants, même si cette vie spéciale est autre-ment expérimentée, extraterrestre en un certain sens : une vie aussi fantomatique assurément que celle d'un *Alien* né de l'intérieur d'un *esprit* rêvant tout de même à sortir de soi, se réaliser par intrusion, infection, inoculation parasi-taire, hybridation... Hegel n'a personnellement rien à voir avec des textes écrits aujourd'hui, avec le *space opera* de la science-fiction si fortement uni à l'espace. Mais cela n'em-pêche pas de rouvrir sa *Logique* comme le fit déjà Mitchell<sup>11</sup>, lui empruntant des propositions décisives. Des proposi-tions qui serviront d'*exergues* à certaines œuvres majeures. Une façon particulière de se servir de la philosophie comme d'une illustration. C'est le cas de Frank Herbert dans *Dune*. Mais c'est également un procédé qu'on retrouve en tête des chapitres d'Asimov citant l'*Encyclopedia Galactica*. L'exergue philosophique sert ici la SF comme au XIX<sup>e</sup> siècle on recou-rait à l'image, à la lithographie, celle d'un Doré ou d'un

---

11. Voici les propos par exemple d'un personnage de Edward Page Mit-chell dans la fiction déjà citée : « I thought you Hegelian enough (...) to admit that every condition includes its own contradiction. Time is a condition, not an essential. Viewed from the Absolute, the sequence by which future follows present and present follows past is purely arbitrary. Yesterday, today, tomorrow ; there is no reason in the nature of things why the order should not be tomorrow, today, yesterday. » Hegel est également mentionné dans d'autres textes de Mitchell, en particulier dans *The Soul Spectroscope* ou encore dans *A Day Among the Liars*. On trouvera d'autres propositions sur le site suivant : <http://www.autodi-dactproject.org/bib/timemachine03.html>